

Carle le québécois

Olivier Bourque

Number 249, July–August 2007

Gille Carle : le batailleur

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/47488ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bourque, O. (2007). Carle le québécois. *Séquences*, (249), 31–31.

CARLE LE QUÉBÉCOIS

Apolitique, Carle n'a pas chanté le pays. Il n'a pas réalisé de documentaires sur le référendum de 1980. Pas plus sur la Crise d'octobre. Pourtant il a filmé le Québec. Sous tous les angles. La campagne et la ville. Les paradoxes et les rêves de sa société.

En 1977, Gilles Carle publie un de ses coups de gueule. Un autre. Seulement quelques mois après l'élection du Parti Québécois, il écrit un article qui est publié dans le magazine *L'Actualité*. Le titre fait trembler : « La souveraineté, pour quoi faire ? »

Dans son papier, le réalisateur confie l'inavouable. Surtout dans le contexte où le PQ caracole dans les sondages. Il dit avoir regardé René Lévesque avec suspicion le soir du 15 novembre. Puis, il dresse un portrait très peu flatteur du parti indépendantiste affirmant même que « le peuple a finalement remplacé une petite bourgeoisie par une autre ». Provocation pour choquer le milieu artistique montréalais acquis à la cause souverainiste ? Carle est plutôt fidèle à lui-même, libre intellectuel.

On lui a souvent reproché de ne pas avoir fait de films politiques. Pas de pamphlets nationalistes. Pas de brûlot sur le FLQ. Carle est un libertaire farouche. Il croit à ce qu'il veut. Son gouvernement, c'est lui; son intérêt, c'est le Québec. Tout de même, un rapide coup d'œil à son œuvre finit par convaincre qu'il a sans doute été un de nos réalisateurs les plus nationalistes. Pas dans le sens politique, mais dans le sens social.

Au début des années 1970, il se dit contre le film de propagande. Son cinéma ne servira pas la cause indépendantiste naissante. « Je suis contre tous les modèles, comme je suis contre toutes formes de propagande ou d'orthodoxie ». Au fond, ce qui l'horripile, c'est la bourgeoisie. Les élites dirigeantes. Le politique telle qu'elle est appliquée. Qu'importe le parti.

En plein boom du cinéma mondial, où les cultures se mélangent et les coproductions explosent, Carle plaide pour un cinéma d'ici. Pas question de travestir la société québécoise, la rendre française, britannique ou américaine. Il a toujours prôné un cinéma québécois décomplexé.

« Je me suis demandé pourquoi l'enfance d'une petite fille, rue Panet, ne serait pas aussi intéressante que l'enfance de Simone de Beauvoir ou l'enfance de la Comtesse de Nouailles. Il n'y a personne d'inintéressant », plaide-t-il.

Aussi, Carle ne bousculera personne pour aller tourner à Paris ou à Los Angeles. D'ailleurs, quand les propositions de l'extérieur arrivent, il fait la fine bouche. « J'ai eu des offres pour des films qui ne me convenaient pas », dira-t-il plus tard.

Carle ne veut appartenir à personne. À aucune cause. Ne veut ni chanter la beauté du pays, ni faire l'apologie de l'identité nationale québécoise. Il veut constater plutôt que contester. Ce qui le passionne, c'est la représentation de la réalité. « Un film qui n'a pas d'origine, ça ne m'intéresse pas », affirme-t-il.

En entrevue, Carle est intarissable quand vient le temps d'expliquer justement les origines de ses personnages. En 1972, lors de la sortie de *La Vraie Nature de Bernadette*, il explique qu'il ne faut pas chercher la pureté, le film parfait. « Ici, nous sommes des bâtards, dit-il. J'ai inventé Bernadette, une sainte de ma jeunesse, une prostituée, une bonne mère de famille, une révolutionnaire, une femme bien ordinaire. J'ai pensé à Angela Davis, à l'Irlande, aux paysannes québécoises, aux enfants retardés, à la lutte des classes, à la répression. »

Du même coup, il refuse les diktats de l'étranger. Le cinéma québécois doit observer ses semblables. Ne pas copier ce qui se fait ailleurs. Acquérir un style propre, qui le définit. Se confiant au journaliste Georges-Hébert Germain, il se dit pour un cinéma d'auteur collectif.



La Vie heureuse de Léopold Z | Pour un cinéma québécois décomplexé

« J'ai fait *La Vie heureuse de Léopold Z* en réaction contre le mouvement insensé qui entraînait tous les cinéastes québécois dans des formes ou des modèles qu'avaient construits des étrangers qui étaient, eux, en contact avec d'autres réalités. »

Finalement, l'œil de Carle est celui d'un véritable artiste, qui ne peut créer qu'en explorant son identité. On pense à Joan Miró, heurté par le franquisme et qui a peint « Le tryptique de l'espoir d'un condamné à mort ». On pense à Emir Kusturica et à ses œuvres dépeignant la guerre de Bosnie, véritable catharsis. À Claude Chabrol, dont la filmographie dépeint sans concession la province française bourgeoise. À John Steinbeck avec ses perdants de l'Amérique.

En 1973, Robert-Guy Scully, alors journaliste au *Devoir*, tentait de dresser un portrait du cinéaste. Selon lui, Carle est notre créateur le plus robuste, le plus américain. Dans ses films, c'est plein « de guns, de Lachapelle Brothers, de minoues dans des cours à scrap, de bûcherons morts qui se font scier la jambe gelée par une *chain saw*, de courses folles en convertible sur l'autoroute, de chanteuses western et de chanteuses topless ».

En même temps, le cinéma de Carle est toujours conçu comme une fable européenne : ses plans sont longs, il y a un certain onirisme dans le traitement, une poésie visuelle. Tout n'est pas réglé au quart de tour, l'aspect est parfois brouillon, ce qui le rapproche de ses contemporains d'outre-Atlantique. À la fois d'Amérique et d'Europe, Carle incarne sans doute mieux que quiconque le paradoxe lié à sa société. Et c'est sans doute pourquoi il est probablement le plus québécois de nos cinéastes.